

## *Les sentiers de l'espérance*

RICHARD BERGERON\*

L'âme contemporaine oscille entre l'espérance et le désespoir, entre la séduction du sens et celle de l'absurde. L'espérance de plusieurs est ravivée par le surgissement de multiples mouvements de libération et par l'efflorescence de nombreux groupes spirituels et religieux. À l'opposé, la présente problématique et les sombres perspectives d'avenir sèment chez d'autres gens l'anxiété, l'angoisse et le découragement. L'avenir semble fermé; aucune lumière ne pointe à l'horizon. Alors surgit la tentation de désespérer et de dire: «À quoi bon!» Le ver rongeur du non-sens s'installe au cœur de l'espérance et en épuise le dynamisme. La multiplication des suicides est une des manifestations de désespoir les plus navrantes de notre société. On va même parfois jusqu'à justifier le désespoir comme projet de vie originale aux côtés du projet-espérance.

Sur cette arrière-fond, l'espérance chrétienne prend un relief nouveau que nous tenterons de mettre en évidence dans cet article. Dans un premier temps, nous tâcherons de saisir dans ses coordonnées principales l'expérience d'espérance de Jésus et, dans un deuxième temps, nous essayerons de dégager les grandes articulations de l'espérance chrétienne.

### I - JÉSUS OU LE DRAME DE L'ESPÉRANCE

Qui pourra jamais parler adéquatement de l'expérience de Dieu vécue par Jésus? Les évangiles sont peu disserts sur ce point, respectant sûrement en cela l'attitude du Jésus historique. Celui-ci, en effet, a dû porter sa relation à Dieu comme un secret à laisser

---

\* Professeur à la faculté de théologie de l'Université de Montréal.

découvrir par ses auditeurs plutôt que comme une vérité à enseigner. Ce n'est donc qu'indirectement que l'on peut saisir dans les évangiles quelques traits de l'image de Dieu qui habitait Jésus. C'est à travers son expérience du Règne, son enseignement en paraboles, les exigences qu'il pose sur l'homme et sa vie de prière que Jésus dit son Dieu.

### *Le Dieu proche et lointain*

Pour Jésus, Dieu est le tout proche qui se manifeste dans l'amour, le pardon, la miséricorde, la sollicitude pour les « maganés ». C'est un Dieu à la recherche de ce qui est perdu: il n'a de cesse que lorsqu'il l'a trouvé. Plein de prévenance pour les humains, il s'inquiète de leur détresse, prend pitié de leur infortune, comble leur soif et leur faim et leur donne son Esprit qui est le condensé de tous ses biens. Jésus l'appelle son Père. Il prétend être seul à le connaître; avec lui il entretient une relation d'intimité exceptionnelle. Aussi peut-il compter sur lui, attendre tout de lui sans s'inquiéter – comme les oiseaux du ciel et les lys des champs. Comme un Fils appelé à partager l'héritage de son Père – le Royaume, le centuple, le trésor dans le ciel – Jésus ancre son existence dans l'espérance, sûr qu'il est que « rien n'est impossible à Dieu » (Mt 19, 26).

Mais ce Dieu bon n'est pas un papa-gâteau. Tout proche qu'il soit, le Père de Jésus est un Dieu inaccessible, lointain, tout-autre, qui refuse de pardonner si on ne pardonne pas (Mt 18, 23-25); qui jette hors de la salle du festin l'invité ne portant pas tenue seyante (Mt 22, 1-14); qui récolte où il n'a pas semé (Mt 2, 24); qui enlève à celui qui n'a pas pour le donner à celui qui a (Mt 25, 29); qui refuse l'entrée du Royaume aux vierges étourdies (Mt 25, 1-13); qui jette à la géhenne le riche boustifailleux (Lc 16, 19-31). Dieu est un buisson ardent, un feu dévorant qui consume l'homme et pose sur lui des exigences inouïes: se couper la main, aimer son ennemi, haïr ses parents, perdre sa vie, donner aussi son manteau à qui veut prendre sa tunique, faire deux mille pas avec celui qui demande d'en faire mille. C'est ce que Jésus a fait. Le Père de Jésus est aussi son « Seigneur, Roi du ciel et de la terre » (Mt 11, 25), à qui il doit l'obéissance du serviteur: « Je suis venu pour servir »... (Mc 10, 45).

Ainsi donc le Dieu de Jésus est tout à la fois – et non pas alternativement – proche et loin, Père et Seigneur, salut et jugement. Il n'est proche que comme lointain et il n'est lointain

que comme proche. Il n'est Père que comme Seigneur et il n'est Seigneur que comme Père. C'est pourquoi Jésus ne sera Fils que comme serviteur et serviteur que comme Fils. En Dieu se trouve réalisée la dialectique de l'amour comme communion et altérité, comme bonheur et souffrance, comme pardon et exigence, comme vie et mort, comme tendresse et colère, comme salut et jugement.

### *Le Dieu du futur*

Le Dieu de Jésus n'est proche et lointain, n'est Père et Seigneur que parce qu'il est le Dieu du *futur*. Parce qu'il est futur, Dieu est toujours insaisissable, imprévisible et innommable; il échappe à tout concept, surpasse toute représentation et échappe aux prises de l'homme. Il est toujours en avant, attirant l'homme comme un aimant irrésistible, l'arrachant à la captivité du présent et le projetant vers un avenir qui recule à mesure qu'on s'en approche. Jésus dit Dieu au futur. La paternité de Dieu et sa royauté sont des données eschatologiques. Dieu a à devenir Père et Seigneur de Jésus et des hommes.

Pour Jésus ce futur de Dieu est proche. «Les temps sont accomplis, le Règne de Dieu est proche» (Mc 1, 15). Ce Règne futur est si proche que ses effets se font déjà sentir en Jésus; il est si proche qu'il est déjà présent. Le futur du Règne s'anticipe dans le présent de Jésus. Ainsi donc, de même que le Règne n'est présent que comme futur, Dieu n'est Père que comme Roi et Seigneur, n'est proche que comme lointain, n'est amoureux que comme exigeant. Parce que l'être de Dieu se dit au futur, il déborde toujours le présent de l'homme de telle sorte que celui-ci ne peut ni le domestiquer par ses rites et sa magie, ni le mettre à son service par ses vertus et sa pratique religieuse.

### *L'espérance de Jésus*

Puisque Jésus dit Dieu au futur, *l'espérance* va constituer l'axe fondamental de son existence et le moteur de son agir. Toute la vie de Jésus s'articule autour de son attente active du Règne. Elle n'est compréhensible que si Jésus est essentiellement un être tourné vers l'avenir, ouvert au futur de Dieu. Le baptême de Jésus, sa décision de changer de vie, sa pauvreté, son célibat, son option pour les pauvres, son mépris des honneurs, son refus des valeurs du monde présent ne sont que des expressions

multiformes de son attente du monde à venir. Jésus est essentiellement l'être ouvert au Dieu qui vient. Son présent est constitué par l'à-venir de Dieu et son existence tragique est la meilleure illustration de ce que signifie espérer contre toute espérance.

Dans son agir, Jésus nous apparaît comme un praticien de l'espérance. Les œuvres qu'il produit sont des actes d'espérance; ce sont des anticipations dans le présent de l'homme du Règne futur de Dieu. Jésus combat résolument les forces de désespérance: maladie, mort, aliénation. Il conteste ceux qui écrasent les gens en leur imposant de lourds fardeaux (lois, principes théologiques, religion, obligations de toutes sortes) menaçant ainsi d'éteindre l'espérance, cette mèche qui fume encore. Il dénonce les structures génératrices de désespoir parce qu'elles emmurent l'homme et le soumettent à la tyrannie de la loi. Il lutte contre les puissances établies qui s'arrogent le droit de tracer les voies de Dieu. Chez Jésus l'espérance a pris les livrées de la lutte contre les multiples forces adverses qui de mille façons cassent l'espérance des gens. Devenant lutte, son espérance s'est faite blessure: se faisant blessure, elle est devenue patience, constance et persévérance.

C'est cette blessure de Jésus qui ouvre à l'intelligence de son espérance. L'agonie à Gethsémani et son cri d'abandon sur la croix résument et symbolisent la situation dans laquelle Jésus fait son acte d'espérance au Père. Le renoncement à la puissance et le refus des tentations messianiques révèlent la qualité et le sens de son espérance. Jésus décide d'instaurer le Royaume de Dieu dans la faiblesse et le respect des libertés. Il est rejeté parce qu'il refuse de fournir les signes de puissance attendus du messie.

On le traite de fou, de blasphémateur, de possédé du démon. Tout le monde s'insurge contre lui. Jésus est un être traqué, perdu. Son Dieu le laisse tomber. La situation est complètement désespérée. Et pourtant Jésus espère que Dieu sera fidèle à sa promesse – même si cette espérance est apparemment sans vérification et sans fondement. Il s'en remet à Dieu: «Entre tes mains, je remets mon esprit», mon sort, mon avenir. L'extrême faiblesse de Jésus constitue le signe de la plus grande espérance en Dieu. Jésus a espéré contre toute espérance; il a tout risqué pour le futur de Dieu.

L'espérance de Jésus n'est ni rêvasserie, ni fuite dans l'utopie. Elle est une prise en mains de l'histoire. Espérer, c'est anticiper

le futur de Dieu dans le présent de l'homme, c'est le faire ad-venir. L'espérance de Jésus aspire le futur dans le présent. Espérer, c'est se souvenir constamment du futur. Et se souvenir du futur de Dieu, c'est fabriquer le présent avec les matériaux du monde à venir. L'espérance de Jésus a été *fidèle*: elle ne repose sur aucune considération humaine, mais seulement sur la fidélité et la puissance de Dieu. Elle a été *lucide*: elle ne se leurre pas sur la capacité de l'homme et de l'histoire à faire advenir le futur. Elle a été *crucifiée*: elle ne réalise toute ses virtualités que dans l'absence totale de possibilités.

## II - L'ESPÉRANCE LIVRÉE À L'HOMME

Jésus est l'archétype de notre foi et son attente active est le paradigme de notre espérance. Comment dès lors notre espérance doit-elle s'articuler historiquement si elle veut être la reprise et le prolongement de la sienne?

### *L'espérance d'en haut*

Le christianisme conçoit le temps comme un mouvement qui va d'un point initial à un moment final. Le temps n'est pas vacuité. Il a une fécondité et une densité ontologique; il est constitué d'une série d'instantanés créateurs. Quelque chose s'y accomplit. Il y a genèse, croissance, maturation. Le temps s'écoule dans une direction irréversible. L'histoire a un sens et une finalité. La fin n'est pas le retour pur et simple à l'état des origines, ni le rétablissement de la réalité initiale. Il y a plus de densité ontologique à la fin qu'au début. La fin de l'histoire est moins un terme qu'un accomplissement, un achèvement.

Cette conception de l'histoire repose sur la conviction que l'acte créateur continue dans le temps, que Dieu est alpha et oméga (Ap 22, 13), le maître de l'histoire, et que, par son intervention gracieuse dans l'aujourd'hui de l'homme, il conduit infailliblement l'histoire au havre de la plénitude. Cet accomplissement final ne peut être que le résultat d'un acte qui échappe aux prises de l'homme, c'est-à-dire d'un acte créateur de Dieu. La Jérusalem nouvelle « descend du ciel, d'auprès de Dieu » (Ap 21, 2), le Royaume final où il n'y aura « ni mort, ni deuil, ni cri, ni souffrance » (Ap 21, 4) est l'œuvre de la droite du Très-Haut.

Devant ce futur de Dieu gratuitement promis, l'Esprit ouvre l'homme à l'espérance. Dans cette ligne d'une théologie de

l'incarnation selon laquelle le futur du Dieu « qui est et qui vient » (Ap 1, 8) s'avance à la rencontre de l'histoire pour l'accomplir, l'espérance se traduit en termes d'ouverture à la toute nouveauté, d'accueil du futur promis, d'attente d'un avenir gracieux qui échappe à la saisie de l'homme. L'espérance apparaît ici comme un état de disponibilité totale à la venue du Règne et à l'éclatement de la nouveauté, et comme la vertu qui accomplit le raccord entre l'impuissance de l'homme et la toute possibilité de Dieu. L'espérance est un dynamisme qui vient d'en haut et d'en avant. Grâce à ce dynamisme le croyant surmonte le non-sens, a raison des impossibles et s'arrache à la captivité du présent problématique. Cette espérance « descendante » est *fidèle*, en ce sens qu'elle repose sur la foi « qui est le moyen de posséder ce que l'on espère » (He 11, 1) et sur la fidélité de Dieu à ses promesses.

### *L'espérance d'en bas*

Il ne faut pas se contenter de regarder l'accomplissement final de l'histoire de haut en bas, selon la ligne d'une théologie de l'incarnation, mais aussi de bas en haut, selon la ligne d'une évolution temporelle. L'homme et la création sont des êtres-en-processus, des êtres-en-devenir. L'homme est un être incomplet; il est quelque chose à découvrir. La plénitude de l'essence humaine n'est pas encore réalisée. L'humain intégral est en avant.

C'est pourquoi l'homme est un être d'aspiration, de souhait, de désir. Cette faim d'être le meut vers l'avenir. Cette impulsion cosmique obscure, cette tendance vers l'avant, Ernst Bloch en a fait un objet de la pensée philosophique. Le principe-espérance, postulat fondamental de sa philosophie, se fonde sur la différence ontologique entre ce qui est et ce qui n'est pas encore, entre ce qui est présentement donné et ce qui est futur. L'homme est une tâche à réaliser, un grand réservoir débordant d'avenir. « La création attend avec impatience... elle garde l'espérance » (Rm 8, 20).

Il y a donc une espérance immanente à l'homme et au monde, puisqu'ils sont, l'un et l'autre, structurellement tournés vers l'avenir où sera accomplie l'essence de l'homme et construite sa demeure finale. Cette espérance est à la source d'un processus créateur qui met à profit les ressources actives qui existent dans le réel.

## *L'espérance chrétienne*

Cette espérance «ascendante» qui monte de l'homme vient à la rencontre de l'espérance «descendante» qui vient de Dieu pour constituer un unique dynamisme «théandrique» où l'Esprit de Dieu s'infuse dans l'esprit de l'homme pour crier: «Marana Tha» (1 Co 16, 21); «Viens Seigneur Jésus» (Ap 22, 20). Cela constitue l'espérance chrétienne dans sa spécificité. Celle-ci est une expérience bipolaire où le futur de Dieu fait alliance avec les dynamismes processifs de l'homme. Réduite à son pôle ascendant, l'espérance chrétienne devient une fuite vers l'avenir et dégènera en fanatisme eschatologique. Privé de son pôle descendant, elle se réduit à un utopisme temporel et, au pis-aller, à l'absolution du désir. Le christianisme, en tant qu'espérance, vient au-devant du caractère processif de l'homme et du monde.

L'espérance chrétienne réside dans la rencontre de l'espérance «ascendante» et de l'espérance »descendante». Elle est la conjonction d'un don qui vient de Dieu et des énergies processives de l'homme. Elle s'enracine autant dans l'impulsion et dans l'élan cosmique vers l'avenir que dans l'agir de Dieu qui anticipe son futur dans le présent de l'homme. Et quand il ne resterait qu'un souffle – si ténu soit-il – à l'élan vital et un ressort – si faible soit-il – au dynamisme processif, cela suffirait pour servir d'assise historique à l'espérance d'en haut.

L'espérance chrétienne est *lucide*, car elle ordonne les forces vitales de l'homme vers l'unique terme, le Royaume de Dieu, et elle permet de discriminer l'objet d'espérance et l'objet du désir. L'espérance est attente active de ce qui est cru et non pas souhait de ce qui est imaginé comme désirable. Le danger est grand d'identifier ce qu'on espère avec ce qu'on désire et de déplacer la satisfaction de ses instincts. Alors l'espérance n'est plus qu'un processus de compensation et l'objet espéré devient une satisfaction de remplacement: le ciel n'est plus que le substitut d'un bonheur qui fait défaut sur terre. C'est la fuite de la réalité dans le rêve d'un avenir meilleur.

Puisque l'homme est pécheur, ses forces processives et son élan vers l'avenir peuvent être pervertis, tout autant que l'aspiration et le désir qui l'habitent. Cela veut dire que l'accomplissement final de l'histoire ne peut se faire que *per viam crucis*, que par un dépassement de soi et une confrontation à l'échec et à la mort. Le dynamisme processif et l'élan vers l'avant doivent

être « convertis » tout autant que le désir qu'ils génèrent. Ce n'est qu'une fois converti que le désir peut aspirer à l'objet de l'espérance: ce qui est souhaité s'identifie alors à ce qui est espéré. Ce n'est qu'une fois converti, que le dynamisme processif peut poursuivre la même finalité que le dynamisme spirituel qui vient de Dieu. En un mot, l'espérance chrétienne est nécessairement *crucifiée*.

En conclusion disons que l'espérance chrétienne est autant un élan vers l'avenir qu'une tâche à réaliser dans le présent. Espérer l'avenir, c'est transformer le présent en s'inspirant du futur espéré. Il faut bâtir ensemble l'espérance, s'arracher ensemble au désespoir et lutter ensemble contre le non-sens. L'espérance laisse toujours une place à la nouveauté, à l'imprévu, à l'imaginaire, au rêve. Cela signifie que les faits, les choses et les situations peuvent être autrement et qu'ils peuvent devenir autre que ce qu'ils sont. Il faut bien du courage pour continuer à rêver malgré la résistance du réel et l'obstination du milieu « qui veut rien savoir » et pour faire face aux risques et aux échecs qu'entraîne nécessairement l'élaboration de l'avenir. En son fond ultime, l'espérance se présente « comme une volonté de rompre le cercle nécessaire des choses « qui sont ce qu'elles sont » pour laisser venir un ordre nouveau commandé par une loi nouvelle »<sup>1</sup>. ♦

---

<sup>1</sup> M. DEMAISON, « Les sentiers de l'utopie chrétienne », dans *Concilium* 59 (1970) p. 44.

## **PROCHAIN NUMÉRO**

### **L'Église et les Tremblay**

Le prêtre face aux problèmes familiaux  
Appels aux pasteurs: alternatives à inventer!  
Les Comités-Famille paroissiaux  
Familles et Sainte Famille

#### **Des articles signés par**

Pierre-Yves Boily

Paul-Émile Pelletier

Suzanne Charest

Jean-Yves Garneau